

Notre révolution ici ... et partout

Al-Jumhuriya, 23 juillet 1960.

Voici la fête où nous célébrons la révolution qui s'est embrasée le vingt-trois juillet, et qui demeure encore debout, poursuivant son chemin dans l'accomplissement des objectifs politiques et sociaux pour lesquels elle s'est embrasée.

Est-ce la fête de la République Arabe Unie seule, ou est-ce une fête pour bien d'autres nations encore ? Est-ce une fête que nous célébrons tandis que d'autres nations nous font simplement la courtoisie d'envoyer leurs délégations assister à notre célébration, si bien que, celle-ci achevée, les délégations retournent dans leurs propres pays, ayant accompli le devoir de courtoisie envers un pays ami ? Ou bien est-ce une fête à laquelle ces délégations, ou la plupart d'entre elles, prennent véritablement part, parce que les effets de la révolution que nous célébrons ne se limitent pas à ces deux pays dont est composée cette République Arabe Unie, mais s'étendent au-delà d'eux à bien d'autres pays, dans le continent africain et dans le continent asiatique également ?

Pour ma part, je crois que c'est une fête qui embrasse de nombreuses nations dans les deux continents ; car notre révolution fut le prélude à l'indépendance de peuples divers qui avaient été soumis à l'autorité du colonialisme étranger, et parfois aussi à l'autorité du despotisme intérieur. Je n'aime pas prophétiser ce que réserve l'avenir, mais j'ai néanmoins prophétisé, lorsque notre révolution s'est embrasée, qu'elle produirait en Orient ce que la grande Révolution française avait produit en Occident. Et peut-être, en écrivant ces mots dans Al-Ahram, les dictais-je poussé par le vaste espoir que la révolution avait suscité en mon âme, et par un amour profond pour cette liberté — une liberté que je n'aimais pas pour ma seule patrie, mais que j'aimais et souhaitais aussi pour bien d'autres patries qui en avaient été privées depuis des époques fort lointaines.

Et j'avoue que, en ces jours, je ne lis guère une seule de ces nouvelles diffusées à travers les terres de ce monde, annonçant la libération des peuples du colonialisme, du despotisme et de l'injustice, sans me souvenir de notre révolution et me dire que la libération de ces peuples, leur indépendance, et leur jouissance de la liberté, de la dignité et de l'honneur, sont tout autant d'effets de cette révolution qui est la nôtre ; car j'étais certain, lorsque j'écrivais ce que j'écrivais dans

Al-Ahram, que nous avons des voisins en Asie et dans le continent africain, et que les nouvelles de notre révolution parviendraient à ces voisins, et qu'ils apprendraient beaucoup de ses résultats, et se réjouiraient pour nous, et nous envieraient, et souhaiteraient pour eux-mêmes quelque chose de semblable à ce qui nous avait été accordé par la révolution, ou quelque chose qui s'en approche...

Je pensais à la Tunisie et au Maghreb lointain, je pensais à l'Irak, je pensais aux colonies françaises du continent africain. Et j'estimais que l'éviction du roi despote hors d'Égypte, et la réforme sociale qui avait été entamée en Égypte, et le retrait des troupes britanniques du sol égyptien — but vers lequel la révolution persisterait jusqu'à ce que nous l'atteignions — j'estimais que tout cela retomberait sur les cœurs de nos voisins, proches et lointains, comme l'eau retombe sur la gorge assoiffée de celui qui a soif ... comme disaient les anciens. Et il ne fallut pas longtemps avant que je ne voie la révolution s'embraser en plus d'un lieu parmi ces contrées, ces contrées proches et lointaines. Et il ne fallut pas longtemps avant que je ne voie certaines d'entre elles atteindre ce qu'elles voulaient, parfois seulement après une lutte violente, et parfois sans même atteindre la violence.

Ces patries d'Afrique du Nord luttent de la lutte la plus âpre et la plus dure, et sont brûlées par le feu de l'agression, de la tyrannie et de l'iniquité, et finissent par atteindre le but qu'elles voulaient atteindre : la Tunisie obtient son indépendance, le Maghreb lointain obtient la sienne après de grandes épreuves, et l'Algérie est sur le point d'atteindre l'indépendance qu'elle recherche, malgré tous les attermoissements et toutes les manœuvres auxquels s'adonne la France, et malgré toutes les formes d'injustice, d'oppression, de répression et de torture d'innocents auxquelles s'adonne aussi la France.

Et nous voici, en ces mêmes jours, témoins de la succession ininterrompue de nouvelles qui nous parlent de l'indépendance des colonies françaises, après que la France s'était empêtrée dans cette association qu'elle prétendait établir entre elle-même et ses colonies — conjurant ainsi la révolution dans ces colonies, leur donnant peu tout en se réservant beaucoup, leur faisant croire qu'elles étaient libres dans leurs affaires intérieures alors que leur vie économique, militaire et politique demeurerait une association entre elles-mêmes et la France. Et le président de la République française alla même, un jour, jusqu'à déclarer à ces colonies qu'elles étaient libres d'accepter cette association, et de jouir ainsi de l'honneur de coopérer au sein de la Grande France, ou de

refuser cette association, et de souffrir ainsi des épreuves de l'indépendance, puisqu'elles ne possédaient pas les moyens qui leur permettraient de protéger cette indépendance. Le président de la République française déclara cela, confiant que les colonies prendraient le plus grand soin d'accepter l'association et de vivre avec la seule indépendance intérieure, jouissant de l'honneur de partager tout le reste. Mais certaines de ces colonies choisirent l'indépendance immédiate, si bien que la France fut contrainte de la leur reconnaître, tandis que la plupart des colonies acceptèrent d'abord cette association, pour ne pas tarder, au bout d'une année ou un peu plus, à exiger leur indépendance pleine et entière.

Et certaines autres recherchèrent cette indépendance tout en se réservant une entière liberté, une fois leur indépendance acquise, de s'allier à la France ou à quelque autre puissance. Et la France se trouva un jour devant toutes ses colonies du continent africain réclamant l'indépendance, et réclamant leur admission aux Nations unies. Et la France se trouva un jour incapable de refuser cette demande à ces colonies, car le président de la République ne s'était pas contenté de déclarer le droit des colonies à se séparer de la France ou à s'associer à elle, mais l'avait consigné dans la constitution française elle-même, si bien qu'il ne restait à la France aucun moyen de refuser ce que ces colonies réclamaient d'indépendance totale, avec alliance ou sans elle ; et l'automne prochain n'arrivera pas sans que l'indépendance de toutes les colonies françaises du continent africain ne soit achevée — à la seule exception de l'Algérie, car les Français estiment — et quelle sottise que cette opinion ! — que l'Algérie n'est pas une colonie, mais une partie du territoire français lui-même. Et pourtant, la France fut néanmoins contrainte de déclarer — par la bouche même du président de la République — que l'Algérie a le plein droit de décider de son propre destin, et c'est la révolution en Algérie qui contraignit la France à cela, l'y forçant absolument. Il vous suffira de noter que l'armée française, pour toute sa force et sa puissance, et pour toute l'aide qu'elle a tirée des alliés de la France, a passé six années sans écraser cette révolution ni en émousser le tranchant.

La France ne se contenta pas non plus de ce que son président avait déclaré du droit de l'Algérie à décider de son propre destin ; elle invita les chefs de la révolution à négocier, et ces négociations ont bel et bien commencé, et sont aujourd'hui dans l'impasse. Mais l'affaire aboutira sans aucun doute à l'indépendance de l'Algérie, par la paix ou par la

guerre, et ainsi la France perdra toutes ses colonies dans ce continent africain également, et un écrivain français se voit contraint de consigner, dans l'un des grands journaux français, que le président en exercice de la République n'a accédé à la présidence que pour mettre fin à l'empire, et ramener la France au rang d'une puissance de seconde classe. L'affaire ne s'arrête pas non plus à la seule France, car la Grande-Bretagne elle-même abandonne certaines de ses propres colonies dans ce continent africain, de bon gré ou de mauvais gré, et la Belgique déclare l'indépendance du Congo belge après de rudes épreuves. Et le Congo belge a une histoire qui n'est pas encore achevée, dont les lecteurs voient les nouvelles dans les journaux chaque jour, mais il est devenu, en tout cas, un État indépendant, et deviendra membre des Nations unies en septembre prochain, après que le Conseil de Sécurité aura recommandé son admission.

Et ainsi, la carte géographique de ce continent se transforme, et les élèves de l'enseignement secondaire apprennent quelque chose de nouveau dans la géographie du continent africain... ces élèves apprennent ce que leurs prédécesseurs n'ont pas appris cette même année, à savoir que la plus grande partie du continent africain s'est libérée, et que des États y sont nés qui n'existaient pas pendant cette année scolaire, et qui existeront, actifs dans la vie humaine, au cours de l'année scolaire à venir.

Et lorsque nous célébrerons cette année la fête de la révolution, nous nous trouverons contraints de nous souvenir que notre révolution fut le prélude à cette liberté qui est à présent sur le point d'étendre son ombre sur le continent africain tout entier.

L'affaire ne se limite pas non plus à ce qui s'est passé dans le continent africain, car il existe d'autres pays en Asie également qui ont été influencés par cette révolution, qu'ils le reconnaissent ou non ; car la révolution en Irak est un effet des effets de la révolution égyptienne, que cela plaise ou non au chef unique et au juge singulier. Et il me semble qu'il existe une certaine ressemblance entre la révolution de l'armée égyptienne il y a quelques années et la révolution de l'armée turque en ces mêmes jours, et je ne doute pas que les Turcs répugneraient le plus amèrement à reconnaître que notre révolution a eu quelque effet sur la leur, mais ce qui est certain, c'est que cette ressemblance existe, que les Turcs l'apprécient ou la détestent.

Et qui sait : les effets de notre révolution sur le monde extérieur s'arrêteront-ils là, ou continueront-ils d'exercer leur influence jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur terre aucune trace du colonialisme tel que les gens l'ont connu depuis des années ? Je ne prétends pas que le colonialisme ait pris fin sous toutes ses formes et tous ses aspects, car tout le monde sait que l'alliance avec les grandes puissances est elle-même une couleur, une forme, du colonialisme. Mais la première goutte de pluie est suivie d'une averse, et c'est le droit de tout citoyen de la République Arabe Unie de ressentir quelque chose de cette satisfaction profonde qui s'empare du cœur et de la conscience, lorsqu'il se souvient que la révolution de sa patrie ne s'est pas limitée à sa seule patrie, mais fut le prélude à la disparition d'une forme odieuse de colonialisme hors de patries proches et lointaines ; et l'Égypte ne fut jamais, en aucun jour, égoïste ni repliée sur elle-même, mais ces deux pays furent toujours, tous deux, des agents du bien, l'aimant pour leurs propres peuples et le répandant dans d'autres patries partout où ils trouvaient un moyen de le répandre, et tous deux accomplissent à présent leur devoir historique en apportant le bien et en le répandant dans d'autres patries.

Et si les meilleurs des hommes sont ceux qui sont les plus utiles aux autres hommes, alors les meilleures des patries sont celles qui sont les plus utiles aux autres patries.